

J'arrive à l'Histoire de France d'Anquetil, publiée pour la génération contemporaine des premières années du XIX<sup>e</sup> siècle, et accueillie par cette génération, sinon avec enthousiasme, du moins avec estime et reconnaissance. Cet ouvrage, froid et sans couleur, n'a ni l'âcreté politique de Mézeray, ni l'exactitude de Daniel, ni la légèreté de bon ton qu'affecte Velly. Tout ce qu'on y remarque pour la forme, c'est de la simplicité et de la clarté, et quant au fond, il est pris au hasard de l'histoire de Mézeray et de celle de Velly, que le nouvel historien extrait et cite, pour ainsi dire, à tour de rôles : pourtant c'était un homme d'un grand sens et capable de s'élever plus haut. On dit qu'il avait eu le projet de composer une histoire générale de la monarchie française, non d'après les histoires déjà faites, mais d'après les monuments et les historiens originaux. Peut-être doit-on regretter qu'Anquetil n'ait point exécuté ce dessein ; car, en présence des sources, son esprit juste avait la faculté de comprendre et d'exprimer avec franchise les mœurs et les passions d'autrefois. Il en avait donné la preuve dans son Histoire de la ville de Reims, histoire peu lue, comme toutes celles du même genre, mais où la destinée orageuse d'une commune du moyen âge est peinte avec intelligence et souvent même avec énergie.

Un autre ouvrage d'Anquetil, l'*Esprit de la Ligue*, offre des qualités analogues ; on y trouve l'empreinte du temps, sa couleur et son langage. Contre l'habitude de ses contemporains du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'auteur a aimé son sujet ; il n'a point méprisé une époque de fanatisme et de désordre ; et de là vient l'intérêt de son livre. C'est le premier ouvrage, écrit dans notre langue, où l'on ait reproduit le XVI<sup>e</sup> siècle sans le dénaturer par une couleur étrangère. Mais, je le répète, l'histoire de France n'offre rien de cette exactitude et de ce mérite pittoresque. On y retrouve

l'abbé Velly, moins son emphase de collègue et le ton relâché qui plaisait à la société de son temps ; car il faut avouer que l'écrivain de 1804 n'entend pas raillerie sur les *tendres faiblesses* et les *galanteries* des princes. Voici en quels termes il commence le récit du règne de Hilderik I : « La première année de Childéric sur le trône fut celle « d'un libertin audacieux qui, se jouant avec une égale « impudence et de l'honneur du sexe et du mécontentement des grands, souleva contre lui l'indignation générale et se fit chasser du trône<sup>1</sup>... » En rapprochant cette manière de raconter de celle qui était en vogue vers l'année 1755, l'on voit clairement qu'entre ces deux époques il s'est fait une révolution dans les mœurs publiques ; mais l'histoire a-t-elle fait un pas ?

---

### LETTRE V.

Sur les différentes manières d'écrire l'histoire, en usage depuis le XV<sup>e</sup> siècle.

Ce fut en l'année 1476 que parut, avec le titre de *Grandes Chroniques*, la première histoire de France publiée par la voie de l'impression. C'était un vieux corps d'annales compilées en français, par les religieux de l'abbaye de Saint-Denis, et depuis longtemps célèbre sous le nom de *Chroniques de Saint-Denis*. Le roi Charles V l'avait fait transcrire pour sa riche bibliothèque, un peu rajeuni de langage, et fait continuer jusqu'à son règne ; il parut avec une nouvelle continuation poussée jusqu'au règne de Louis XI. Sa publication fonda par tout le royaume, qui

<sup>1</sup> Anquetil, Histoire de France, t. I, p. 268.

venait d'atteindre ses dernières limites, une opinion commune sur les premiers temps de l'histoire de France, opinion malheureusement absurde et qui ne put être déracinée qu'après beaucoup de temps et d'efforts. Selon les *Grandes Chroniques de France*, les Gaulois et les Franks étaient issus des fugitifs de Troie, les uns par Brutus, prétendu fils d'Ascanius, fils d'Énée, les autres par Francus ou Francion, fils d'Hector. Voici de quelle manière la narration commençait :

« Quatre cent et quatre ans avant que Rome fût fondée, « régnait Priam en Troie la grande. Il envoya Paris, l'ainé « de ses fils, en Grèce pour ravir la reine Hélène, la « femme au roi Ménélas, pour se venger d'une honte que « les Grecs lui avaient faite. Les Gréjois, qui moult furent « courroucés de cette chose, s'émurent pour aller et vin- « rent assiéger Troie. A ce siège, qui dix ans dura, furent « occis tous les fils du roi Priam, lui et la reine Hécube, « sa femme; la cité fut arse et détruite, le peuple et les « barons occis. Mais aucuns échappèrent et plusieurs des « princes de la cité s'espandirent es diverses parties du « monde pour quérir nouvelles habitations, comme Hé- « lénus, Élyas et Anthénor, et maints autres... Énéas, qui « était un des plus grands princes de Troie, se mit en mer « avec trois mille et quatre cents Troyens... Turcus et « Francion, qui étaient cousins germains (car Francion « était fils d'Hector, et ce Turcus fils de Troylus, qui était « frère et fils du roi Priam), se départirent de leur con- « trée, et allèrent habiter tout auprès une terre qui est ap- « pelée Thrace... Quand ensemble eurent habité un grand « temps, Turcus se départit de Francion, son cousin, lui « et une partie du peuple qu'il emmena avec lui; en une « contrée s'en alla, qui est nommée la petite Scythie... « Francus demeura, après que son cousin se fut de lui

« départi, et fonda une cité qu'il appela Sicambrie, et « longtemps ses gens furent appelés Sicambriens pour le « nom de cette cité. Ils étaient tributaires aux Romains, « comme les autres nations; mille cinq cent sept ans de- « meurèrent en cette cité, depuis qu'ils l'eurent fondée<sup>1</sup>. »

Après ce début singulier viennent les chapitres suivants : *De diverses opinions pourquoi les Troyens de Sicambrie furent appelés Français. — Comment ils conquièrent Allemagne et Germanie, et comment ils déconfirent les Romains. — Comment et quand la cité de Paris fut fondée, et du premier roi de France. — Du second roi qui eut nom Clodio. — Du tiers roi qui eut nom Mérovez. — Du quart roi qui eut nom Ghildéris... — Comment le fort roi Klodovées fut couronné après la mort de son père<sup>2</sup>*. Jusqu'au règne de Charlemagne la narration suit en général un seul auteur, Aimoin, religieux de Fleury ou de Saint-Benoît-sur-Loire, au x<sup>e</sup> siècle; puis vient une traduction fort inexacte de la vie de Charlemagne, par son secrétaire Éghinhard<sup>3</sup>; puis un fragment de la fausse chronique de l'archevêque Tilpin ou Turpin, morceau qui n'est pas le plus historique du livre, mais sans contredit le plus capable de saisir l'imagination par cette verve de récit dont brillent à un si haut degré les romans du moyen âge. C'est là que le roi Marsile et le géant Ferragus, qui ne font plus que nous divertir dans la poésie de l'Arioste, jouent un rôle sérieux et authentique. Là, enfin, ce Roland ou Rotland, comte des Marches de Bretagne, que l'histoire

<sup>1</sup> Chroniques de Saint-Denis; Recueil des Historiens des Gaules et de la France, t. III, p. 455.

<sup>2</sup> Ibid., p. 456, 459 et 466.

<sup>3</sup> Einhardi vita Karoli magni, apud Monumenta Germaniæ historiæ, ed. Pertz, t. II, p. 426 et seq. — Les annales du même Éghinhard, ainsi que d'autres écrits qu'il serait trop long d'énumérer, fournissent aussi quelques fragments aux Chroniques de Saint-Denis.

nomme une seule fois, et qui périt dans une embuscade dressée par les Basques<sup>1</sup>, au passage des Pyrénées, figure comme le brave des braves et la terreur des Sarrasins. L'obscur escarmouche des gorges de Roncevaux est transformée en bataille générale, où combattent d'un côté les Franks, de l'autre les Maures et les Espagnols; et Roland, demeuré seul entre tous ses compagnons, épuisé par ses blessures, meurt après avoir fait entendre à plus de sept milles du champ de bataille, le bruit de son cor d'ivoire :

« Lors demeura, tout seul, Roland, parmi le champ de  
« bataille, las et travaillé des grands coups qu'il avait  
« donnés et reçus, et dolent de la mort de tant de nobles  
« barons qu'il voyait devant lui occis et détranchés. Me-  
« nant grande douleur, il s'en vint parmi le bois jusqu'au  
« pied de la montagne de Cisaire, et descendit de son che-  
« val dessous un arbre, auprès d'un grand perron de mar-  
« bre, qui était là dressé en un moult beau pré, au-dessus  
« de la vallée de Roncevaux. Il tenait encore Durandal,  
« son épée; cette épée était éprouvée sur toutes autres,  
« claire et resplendissante et de belle façon, tranchante et  
« affilée si fort qu'elle ne pouvait ni casser, ni briser.  
« Quand il l'eut longtemps tenue et regardée, il la com-  
« mença à regretter quasi pleurant, et dit en telle ma-

<sup>1</sup> Nam cum agmine longo, ut loci et angustiarum situs permittebat, porrectus iret exercitus, Wascones, in summi montis vertice positus insidiis... extremam impedimentorum partem, et eos, qui novissimi agminis incendentes subsidio, praecedentes tuebantur, desuper incursantes, in subjectam vallem dijiciunt : consertoque cum eis praelio, usque ad unum omnes interficiunt : ac direptis impedimentis, noctis beneficio, quae jam instabat, protecti, summa cum celeritate in diversa disperguntur... In quo praelio Eggihardus regiae mensae praepositus, Anselmus comes palatii, et Hruotlandus britannici limitis praefectus, cum aliis compluribus interficiuntur. (Einhardi vita Karoli magni, apud Monumenta Germaniae historiae, ed. Pertz, t. II, p. 448.)

« nière : « O épée très-belle, claire et resplendissante, qu'il  
« n'est pas besoin de fourbir comme toute autre, de belle  
« grandeur et large à l'avenant, forte et ferme, blanche  
« comme une ivoire, entresignée de croix d'or, sacrée et  
« bénie par les lettres du saint nom de notre seigneur Jé-  
« sus-Christ, et environnée de sa force, qui usera désor-  
« mais de ta bonté, qui t'aura, qui te portera?... J'ai  
« grand deuil si mauvais chevalier ou paresseux t'a après  
« moi. J'ai trop grande douleur si Sarrasin ou autre mé-  
« créant te tient et te manie après ma mort. » Quand il  
« eut ainsi regretté son épée, il la leva tout haut et en  
« frappa trois merveilleux coups au perron de marbre qui  
« était devant lui, car il la pensait briser, parce qu'il avait  
« peur qu'elle ne vint aux mains des Sarrasins. Que vous  
« contera-t-on de plus? Le perron fut coupé de haut jus-  
« qu'en terre, et l'épée demeura saine et sans nulle bri-  
« sure; et quand il vit qu'il ne la pourrait dépecer en  
« nulle manière, si fut trop dolent. Il mit à sa bouche son  
« cor d'ivoire, et commença à corner de toute sa force,  
« afin que, si aucuns des chrétiens s'étaient cachés au bois  
« pour la peur des Sarrasins, ils vissent à lui, ou que  
« ceux qui jà avaient passé les ports retournassent et fus-  
« sent à son trépasement, et prissent son épée et son che-  
« val. Lors il sonna l'olifant par si grande vertu qu'il le  
« fendit par le milieu et se rompit les veines et les nerfs du  
« cou. Le son et la voix du cor allèrent jusqu'aux oreilles  
« de Charlemagne, qui jà s'était logé en une vallée qui  
« aujourd'hui est appelée Val-Karlemagne : ainsi il était  
« loin de Roland environ huit milles vers Gascogne<sup>1</sup>. »

Au portrait de Karle-le-Grand, tracé par Eghinhard, les *Grandes Chroniques* ajoutent quelques circonstances em-

<sup>1</sup> Chroniques de Saint-Denis; Recueil des historiens des Gaules et de la France, t. V, p. 303.

pruntées à la tradition populaire : « Il étendait, disent-elles, « trois fers de chevaux tous ensemble légèrement, et levait « un chevalier armé sur la paume de sa main, de terre « jusque tout en haut. Avec Joyeuse, son épée, il coupait « un chevalier tout armé<sup>1</sup>... » Mais cette partie de l'ouvrage est la seule où se trouvent entremêlés des détails empruntés aux romans. Le reste se compose de fragments historiques placés bout à bout sans trop de liaison, jusqu'au règne de Louis VI, dont la vie, écrite par l'abbé Suger, ouvre une série de biographies des rois de France, jusqu'à Charles VII, composées par des contemporains.

Les *Grandes Chroniques de France*, sous leur forme native, n'étaient point un ouvrage capable de se faire lire par beaucoup de monde, ni de circuler rapidement : aussi, moins de vingt ans après leur publication, pour répondre au désir du public, furent-elles abrégées par un homme qui était à la fois un savant et un bel-esprit. Maître Nicole, ou Nicolas Gilles, secrétaire du roi Louis XII, compila en un seul volume et publia, en 1492, les *Annales et Croniques de France, de l'origine des Français et de leur venue ès Gaules, avec la suite des rois et princes des Gaules, jusqu'au roi Charles VIII*. Cet ouvrage, qui, dès son apparition, eut un succès immense, respectait le fond des *Chroniques de Saint-Denis*, mais en changeait le style pour l'accommoder aux idées et au goût du temps. Le peu de couleur originale conservée à l'histoire des deux premières races par les compilateurs du XII<sup>e</sup> siècle et les traducteurs du XIII<sup>e</sup>, disparut sous une phraséologie toute moderne. On y trouve un grand luxe de remarques sur le peu de durée de la faveur des cours et le dévouement des rois de France au Saint-Siège. L'auteur va jusqu'à falsifier la prière de Clovis

<sup>1</sup> Chroniques de Saint-Denis; Recueil des historiens des Gaules et de la France, t. V, p. 266.

à la bataille de Tolbiac. Il lui fait dire : « Seigneur Jésus-Christ, je croirai en votre nom, et tous ceux de mon « royaume qui n'y voudront croire seront exilés ou occis<sup>1</sup>. » Ni ces mots, ni rien d'approchant, ne se trouvent dans les *Chroniques de Saint-Denis*.

En parlant des exactions des rois des Franks, Nicole Gilles emploie toujours les mots de *tailles*, *emprunts* et *maltôtes*, si célèbres de son temps. Il ajoute aux *Grandes Chroniques* beaucoup de fables et de miracles, qui, au XII<sup>e</sup> siècle, n'étaient pas encore de l'histoire, comme les fleurs de lis apportées par un ange, la dédicace de l'église de Saint-Denis par Jésus-Christ en personne, l'érection du royaume d'Yvetot, en expiation d'un meurtre commis dans l'église, le vendredi saint, par le roi Clotaire I. Un des passages les plus originaux du livre est le portrait de Charlemagne, présenté comme une espèce de Gargantua, haut de huit pieds, et mangeant à lui seul le repas de plusieurs personnes : « Il était de belle et grande stature, bien « formé de corps, et avait huit pieds de haut, la face d'un « espan et demi de long, et le front d'un pied de large, le « chef gros, le nez petit et plat, les yeux gros, verts et « étincelants comme escarboucles..... Il mangeait peu de « pain et usait volontiers de la chair de venaison. Il mangeait bien à son dîner un quartier de mouton, ou un paon, « ou une grue, ou deux poulailles, ou une oye, ou un « lièvre, sans les autres services d'entrée et issue de table<sup>2</sup>. » Ces détails bizarres provenaient sans doute de traditions populaires d'un ordre inférieur à celles qui avaient donné lieu aux romans du XII<sup>e</sup> siècle et à la fausse chronique de Turpin.

<sup>1</sup> Annales et Croniques de France, par Nicole Gilles, Paris, 1553, folio XIV recto.

<sup>2</sup> Ibid., folio XLIV recto, et XLV recto.

On peut dire aujourd'hui, sans trop de hardiesse, que l'ouvrage du secrétaire de Louis XII est également dépourvu d'érudition et de talent; et pourtant aucune histoire de France n'a joui d'une aussi longue popularité. Il en a paru successivement seize éditions, dont la dernière est de 1617, cent quatorze ans après la mort de l'auteur. Mais pendant que la réputation de Nicole Gilles se prolongeait ainsi fort au delà du terme de sa vie, un grand mouvement littéraire, dirigé spécialement contre les écrits et les idées du moyen âge, s'accomplissait dans toute l'Europe. La renaissance des lettres, qui, pour l'Italie, date du xv<sup>e</sup> siècle, avait élevé dans ce pays une école de nouveaux historiens, dont les ouvrages, calqués sur ceux de l'antiquité, étaient lus avec enthousiasme par les savants et changeaient peu à peu le goût du public. Cette école, celle de Machiavel et de Guicciardin, avait pour caractère essentiel le soin de présenter les faits non plus isolés ou juxtaposés, comme ils le sont dans les chroniques, mais par groupes, d'après leur degré d'affinité dans la série des causes et des effets. On appelait ce nouveau genre d'histoire l'histoire politique, l'histoire à la manière des anciens; et comme, en fait de littérature, l'imitation sait rarement s'arrêter, on empruntait aux écrivains grecs et romains, non-seulement leur méthode, mais leur style, et jusqu'à leurs harangues, qu'on intercalait à plaisir partout où se présentait le moindre prétexte, une ombre de délibération, soit dans les cours, soit aux armées. Personne n'était choqué du contraste de ces formes factices avec les institutions, les mœurs, la politique des temps modernes, ni de l'étrange figure que faisaient les rois, les ducs, les princes du xvi<sup>e</sup> siècle sous le costume classique de consuls, de tribuns, d'orateurs de Rome ou d'Athènes. Dans chaque pays de l'Europe, les hommes éclairés, les esprits ardents,

aspiraient à revêtir l'histoire nationale de ces nouvelles formes, et à la débarrasser entièrement de sa vieille enveloppe du moyen âge.

Le premier écrivain français qui entreprit de rédiger une histoire de France d'après la méthode et les principes de l'école italienne, fut Bernard Girard, seigneur du Haillan, né à Bordeaux en 1537. Avant de se livrer à ce travail, dont il était extrêmement fier, l'auteur, âgé de vingt-quatre ans, en avait publié le projet et une sorte d'esquisse, sous le titre de *Promesse et Dessein de l'Histoire de France*. En l'année 1576, il présenta au roi Henri III son premier volume in-folio, et fut récompensé par une pension et le titre d'historiographe, titre nouveau, qui remplaça dès lors celui de chroniqueur du roi. Le sentiment et l'orgueil d'une grande innovation éclatent, d'une manière assez naïve, dans les passages suivants de la préface où du Haillan parle de lui-même. « Je puis bien dire sans vanterie que je « suis le premier qui ait encore mis en lumière l'histoire « entière de France en discours et fil continu d'histoire; « car ce que nous avons ci-devant, tant des histoires martinienues et dionysiennes, que des Chroniques de Nicole « Gilles, sont seulement chroniques qui ne s'amuse pas « à dire les causes et les conseils des entreprises, ni les « succès des affaires, ains seulement l'événement et fin « d'iceux par les années, sans narration du discours, qui « est nécessaire et requis à l'histoire<sup>1</sup>. »

Le premier historiographe de France, chef d'une sorte d'insurrection contre les chroniqueurs ses devanciers, témoigne pour eux un mépris qui ne fait grâce ni à Grégoire de Tours, qu'il confond avec Frédégher, Aimoin et le faux Hunibald, ni à Ville-Hardouin, ni à Joinville, ni à Froissard

<sup>1</sup> Bernard de Girard, seigneur du Haillan, Histoire générale des Roys de France, Paris, 1615, préface aux lecteurs.

lui-même. Cette couleur locale et pittoresque qui nous les fait aimer aujourd'hui, cette richesse de détails, ces dialogues si vrais et si naïfs dont ils entrecourent leurs récits, tout cela ne paraît au classique du Haillan qu'une friperie indigne de l'histoire. « Ils s'amuse, dit-il, à décrire les dialogismes « d'eux-mêmes avec quelques autres, les dialogues d'un « gentilhomme à un autre gentilhomme, d'un capitaine à « un soldat, de celui-ci, de celui-là, les apparats des festins, leur ordre, leurs cérémonies, leurs confitures, leurs sauces, les habillements des princes et des seigneurs, le rang comme ils étaient assis, leurs embrassements et autres telles menues choses et particularités, plaisantes « à raconter en commun devis, mais qui n'appartiennent « en rien à l'histoire, laquelle ne doit traiter qu'affaires « d'état, comme les conseils et les entreprises des princes, « et les causes, les effets et les événements d'icelles, et « parmi cela mêler quelques belles sentences qui montrent « au lecteur le profit qu'il peut tirer de ce qu'il lit<sup>1</sup>. »

Cette énergie de critique semblait promettre quelque chose; mais du Haillan, comme presque tous ceux qui, après lui, ont écrit notre histoire, avait plus de volonté que de talent. Dès les premières pages, sa passion d'imiter les Italiens et de faire des harangues lui fait violer, de la manière la plus bizarre, la vérité historique. A propos de l'élection de Faramond, roi dont l'existence est à peine authentique, il suppose une assemblée d'état, où deux orateurs imaginaires, Charamond et Quadrek, dissertent l'un après l'autre sur les avantages de la monarchie et sur ceux de l'aristocratie. C'est lorsqu'il s'agit de grandes affaires politiques et de négociations, que du Haillan se pique surtout de bien raconter et de bien juger. Il traite avec négli-

<sup>1</sup> Histoire générale des Roys de France, préface aux lecteurs.

gence les parties de l'histoire qui n'offrent point de grandes intrigues. En général, pour les premiers temps, il est d'une faiblesse extrême, et fort au-dessous de l'érudition de beaucoup de ses contemporains. Il attribue au roi Clodion une prétendue loi des chevelures, par laquelle, dit notre historien, il fut ordonné que « de là en avant nul ne pourrait « porter longue chevelure qui ne fût du sang des rois<sup>1</sup>. » Dans le portrait de Charlemagne, probablement par complaisance pour les préjugés en crédit, du Haillan reproduit en partie les extravagances de Nicole Gilles, et les joint aussi bien qu'il peut aux détails fournis par Éginhard. Malgré son mépris pour les chroniqueurs, il emprunte à celui de 1492 des phrases fort peu historiques, comme celle-ci : « Il s'habillait à la française, et toujours portait « une épée ou poignard à la garde d'or ou d'argent<sup>2</sup>. » Comme lui, dans l'énumération des langues que parlait Karle-le-Grand, il compte le français, *sa langue naturelle*, le flamand et l'allemand. A ces absurdités j'en pourrais joindre beaucoup d'autres, qui prouvent qu'au fond notre histoire avait peu gagné à cesser d'être chronique.

Après du Haillan vint Scipion Dupleix, qui, malgré des études estimables, fut peu goûté à cause de son fanatisme catholique; puis Mézeray, dont le règne, au xvii<sup>e</sup> et au xviii<sup>e</sup> siècle, fut aussi long que l'avait été celui de Nicole Gilles au xvi<sup>e</sup>. Mézeray, élève de du Haillan, entreprit de le surpasser en intelligence des affaires. Comme lui, il inséra dans son récit des harangues délibératives, et se permit, pour leur faire une place, de supposer des assemblées ou des négociations imaginaires. La déposition de Hilderik I, dont du Haillan n'avait tiré aucun parti, est saisie par l'historien du xvii<sup>e</sup> siècle comme un excellent texte pour un discours

<sup>1</sup> Histoire générale des Roys de France, p. 13.

<sup>2</sup> Ibid., p. 200.

politique à la manière des anciens. Childéric, selon Mézeray, est un jeune prince oisif et voluptueux, qui écrase son peuple d'impôts et vit entouré de ministres de ses galanteries. Les *seigneurs français*, indignés contre lui, s'assemblent, et l'un d'eux prend la parole en ces termes :

« Seigneur, le seul ressentiment que vous avez des outrages que Childéric vous a faits, vous dit assez le sujet de cette assemblée, devant laquelle je n'aurais pas osé faire mes plaintes, si je n'avais ouï celles que vous et toute la France en avez faites au Ciel; car à qui saurions-nous les adresser si celui qui les doit recevoir est celui même qui les cause?... Puisque c'est de nous qu'il tient le sceptre, il est bien raisonnable que, sans nous violenter en notre personne, ni en celles de nos femmes, il nous considère comme ses sujets et non comme ses esclaves. Nous ne sommes pas tels, seigneurs français. Il y a trois cents ans et plus que nos ancêtres combattaient pour leur liberté; s'ils ont fait des rois, c'a été pour la maintenir et non pas pour l'opprimer. Autrement, si nous voulions des maîtres, les Romains nous étaient bien plus doux que ce dernier; et nous n'eussions jamais souffert d'un étranger ce que nous endurons d'un des nôtres. Voyez, tandis que nous ne sommes pas du tout dans les fers, si vous voulez renoncer au titre de Francs : vous avez de quoi démettre Childéric, comme vous avez eu de quoi l'établir. Ne permettez pas qu'il se serve plus longtemps de notre bienfait à nous faire du mal... Que, s'il est question de réparer la faute que j'ai faite quand je lui ai donné ma voix en son élection, me voilà prêt à révoquer ma parole. Je la révoque en effet, m'en dût-il coûter la vie, et me dégage du serment que je lui ai prêté. Comme il a changé de vie, je veux changer de résolution, et ne plus le reconnaître pour roi, puisque lui-même ne se reconnaît

« plus pour tel, et qu'il dédaigne d'en faire les actions<sup>1</sup>. »

Ce curieux morceau disparut avec plusieurs autres du même genre dans l'abrégé chronologique publié par l'auteur en l'année 1668. Extrêmement faible d'érudition, mais écrit avec bon sens, d'un style populaire et sans aucune affectation classique, cet abrégé fit en peu de temps oublier le grand ouvrage. C'est la véritable histoire de Mézeray connue et aimée du public; car l'autre n'eut pas plus de deux éditions. L'abrégé en eut jusqu'à seize, dont la dernière parut en 1755, année de la publication de l'Histoire de France de Velly.

La popularité de Mézeray s'était maintenue en face de l'ouvrage exact, mais terne et peu franc, du père Daniel. L'abbé Velly porta les premières atteintes à ce crédit si bien établi. Chose peu croyable pour quiconque n'a pas lu la préface de son histoire, Velly se croyait novateur. Il croyait appartenir, comme historien, à une école toute nouvelle, l'école philosophique; voici ses propres paroles: « Il semble, en lisant quelques-uns de nos historiens, qu'ils aient moins envisagé l'ordre chronologique des rois comme leur guide que comme l'objet principal de leur travail. Bornés à nous apprendre les victoires et les défaites du souverain, ils ne nous disent rien ou presque rien des peuples qu'il a rendus heureux ou malheureux. On ne trouve dans leurs écrits que de longues descriptions de sièges et de batailles. Nulle mention des mœurs et de l'esprit de la nation. Elle y est presque toujours sacrifiée à un seul homme... C'est le défaut qu'on a tâché d'éviter dans cette nouvelle histoire de France. L'idée qu'on s'y propose est de donner, avec les annales des princes qui ont régné, celles de la nation qu'ils ont bien ou mal gouvernée, de

<sup>1</sup> Mézeray, Histoire de France, t. 1, p. 21 et 22.

« joindre aux noms des héros qui ont reculé nos frontières  
 « ceux des génies qui ont étendu nos lumières , en un mot,  
 « d'entremêler le récit de nos victoires et de nos conquêtes  
 « de recherches curieuses sur nos mœurs , nos lois et nos  
 « coutumes <sup>1</sup>. »

Vous savez de quelle manière l'abbé Velly a tenu cette grande promesse. Mais, quelle que fût sa nullité comme historien, c'est une chose réelle qu'en insérant dans son récit, par une sorte de placage, des lambeaux de dissertations sur les mœurs et l'esprit des Français, il avait rencontré le goût du siècle. En effet, les narrations épiques, les portraits et les harangues avaient passé de mode; et ce qu'on demandait, en fait d'histoire, c'était du raisonnement, des conclusions, des résultats généraux. Les écrivains ne tardèrent pas à faire abus de cette méthode, comme ils avaient abusé du style antique. Alors parurent dans l'histoire, les longues réflexions insérées dans le texte, et les commentaires sous forme de notes, les appendices et les digressions sur le gouvernement, les lois, les arts, les habillements, les armes, etc. Au lieu d'une narration suivie, continue, se développant avec largeur et d'une manière progressive, on eut des récits courts, morcelés, tronqués, entrecoupés de remarques sérieuses ou satiriques; et l'histoire fut divisée, subdivisée, étiquetée par petits chapitres, comme un ouvrage didactique. C'est l'exemple que donna Voltaire, avec son originalité et sa verve de style accoutumée, exemple qui fut suivi d'une manière plus méthodique par les historiens anglais de la fin du xviii<sup>e</sup> siècle.

Ainsi, depuis l'invention de l'imprimerie jusqu'à nos jours, trois écoles historiques ont fleuri successivement : l'école populaire du moyen âge, l'école classique ou ita-

<sup>1</sup> Velly, Histoire de France, p. 40 et 41 de la préface.

lienne, et l'école philosophique, dont les chefs jouissent aujourd'hui d'une réputation européenne. De même qu'il y a deux cents ans l'on désirait pour la France des Guicciardin et des Davila, on lui souhaite en ce moment des Robertson et des Hume. Est-il donc vrai que les livres de ces auteurs présentent le type réel et définitif de l'histoire? Est-il vrai que le modèle où ils l'ont réduite soit aussi complètement satisfaisant pour nous que l'était pour les anciens, par exemple, le plan des historiens de l'antiquité? Je ne le pense pas; je crois, au contraire, que cette forme toute philosophique a les mêmes défauts pour l'histoire que la forme toute littéraire de l'avant-dernier siècle. Je crois que l'histoire ne doit pas plus se servir de dissertations hors d'œuvre, pour peindre les différentes époques, que de portraits hors d'œuvre, pour représenter fidèlement les différents personnages. Les hommes et même les siècles passés doivent entrer en scène dans le récit : ils doivent s'y montrer, en quelque sorte, tous vivants; et il ne faut pas que le lecteur ait besoin de tourner cent pages pour apprendre après coup quel était leur véritable caractère. C'est une fausse méthode que celle qui tend à isoler les faits de ce qui constitue leur couleur et leur physionomie individuelles; et il n'est pas possible qu'un historien puisse d'abord bien raconter sans peindre, et ensuite bien peindre sans raconter. Ceux qui ont adopté cette manière d'écrire ont presque toujours négligé le récit, qui est la partie essentielle de l'histoire, pour les commentaires ultérieurs qui doivent donner la clef du récit. Le commentaire arrive et n'éclaircit rien, parce que le lecteur ne le rattache point à la narration dont l'écrivain l'a séparé. Dans cet état, la composition manque entièrement d'unité; c'est la réunion incohérente de deux ouvrages, l'un d'histoire, l'autre de philosophie. Le premier n'est ordinairement qu'une simple



réimpression de la moins mauvaise des histoires précédemment publiées : c'est pour l'ouvrage philosophique que l'on réserve toute la vigueur de son talent. L'Histoire d'Angleterre de Hume n'est au fond que celle de Rapin-Thoyras, à laquelle se trouvent joints, pour la première fois, plusieurs traités complets de politique, d'économie publique, de législation, d'archéologie, et une assez nombreuse collection de maximes, soit théoriques, soit usuelles. Toutes ces pièces de rapport seraient de la plus grande nouveauté, que l'histoire elle-même n'en serait pas plus neuve.

Mais y a-t-il lieu de faire encore du neuf en ce genre ? le fond de l'histoire n'est-il pas trouvé depuis longtemps ? Non, sans doute. On sait bien assigner à chaque événement sa date précise ; l'art de vérifier les dates est à peu près découvert ; mais cette découverte n'a pas été capable de bannir entièrement le faux de l'histoire. Il y a, en fait d'histoire, plus d'un genre d'inexactitude ; et si le travail des chronologistes nous garantit désormais de la fausseté matérielle, il faut un nouveau travail, un nouvel art, pour écarter également la fausseté de couleur et de caractère. Ne croyons pas qu'il ne reste plus qu'à porter des jugements moraux sur les personnages et les événements historiques : il s'agit de savoir si les hommes et les choses ont été réellement tels qu'on nous les représente ; si la physionomie qu'on leur prête leur appartient véritablement, et n'est point transportée mal à propos du présent au passé, ou d'un degré récent du passé à un autre degré plus ancien. C'est là qu'est la difficulté et le travail ; là sont les abîmes de l'histoire, abîmes inaperçus des écrivains superficiels, et comblés quelquefois, sans profit pour eux, par les travaux obscurs d'une érudition qu'ils dédaignent.

## LETTRE VI.

Sur le caractère des Franks, des Burgondes et des Visigoths.

Je crois le moment venu où le public va prendre plus de goût à l'histoire qu'à toute autre lecture sérieuse. Peut-être est-il dans l'ordre de la civilisation qu'après un siècle qui a remué fortement les idées, il en vienne un qui remue les faits ; peut-être sommes-nous las d'entendre médire du passé, comme d'une personne inconnue ; peut-être, enfin, n'est-ce qu'un goût littéraire. La lecture des romans de Walter Scott a tourné beaucoup d'imagination vers ce moyen âge dont naguère on s'éloignait avec dédain ; et s'il s'opère de nos jours une révolution dans la manière de lire et d'écrire l'histoire, ces compositions, en apparence frivoles, y auront singulièrement contribué. C'est au sentiment de curiosité qu'elles ont inspiré à toutes les classes de lecteurs pour des siècles et des hommes décriés comme barbares, que des publications plus graves doivent un succès inespéré.

Sans doute il est impossible d'attribuer aux écrits de Walter Scott l'autorité d'ouvrages historiques ; mais on ne peut refuser à leur auteur le mérite d'avoir mis, le premier, en scène les différentes races d'hommes dont la fusion graduelle a formé les grandes nations de l'Europe. Quel historien de l'Angleterre avait parlé de Saxons et de Normands, en racontant l'époque de Richard-Cœur-de-Lion ? Quel est celui qui, dans les rébellions de l'Écosse, en 1715 et en 1745, avait entrevu la moindre trace de l'inimitié nationale des montagnards enfants des Gaels, contre les Anglais, fils des Saxons ? Ces faits, et beaucoup d'autres d'une égale